

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le séjour et l'heure

Robert Melançon, *L'Avant-printemps à Montréal, Montréal, VLB éditeur, 1994, 60 pages.*

Anne-Marie Fortier

Volume 37, Number 1 (217), February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32280ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortier, A.-M. (1995). Review of [Le séjour et l'heure / Robert Melançon, *L'Avant-printemps à Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1994, 60 pages.] *Liberté*, 37(1), 123–130.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

POÉSIE

ANNE-MARIE FORTIER

LE SÉJOUR ET L'HEURE

Robert Melançon, L'Avant-printemps à Montréal, Montréal, VLB éditeur, 1994, 60 pages.

Il faudrait, pour rendre quelque chose de la poésie de Robert Melançon, déplier le jour et marcher dans la succession des saisons, prendre avec lui ce que Pierre Nepveu appelle avec bonheur « la mesure du monde¹ ». On pourrait croire que nous assistons à tout cela, que nous sommes à ses côtés, qu'il écrit comme nous marchons. De près en près s'exerce une sorte de fascination : on a marché, on a vu le jour se lever, le soir tomber, l'amante survenir, déployer l'aube et aimer le monde, les années passer ; nous avons senti, comme lui, l'inquiétude et l'obscurité s'emparer par moments de nous et, comme par inadvertance, le poème s'écrire. Quand donc le poète s'est-il retiré pour écrire ? C'est donc qu'il nous a faussé compagnie ? Il semble bien qu'il était là avec nous. Le ton est celui de la conversation, les mots renvoient bien d'abord à ce monde-ci, celui qui nous entoure et ce pourrait bien être Montréal. Le poème est ordonné, calme et retenu. Pourtant un tremblement l'habite, quelque chose y vacille.

1. « Éloge de la mesure », *Spirale*, octobre 1994, p. 5.

*

L'édifice de notre séjour est fragile. L'instant est une formation incertaine menacée par l'ailleurs. L'effraction des choses, leur érosion font, à chaque instant, manquer le monde qui s'efface, emporté par « le temps, sa succession, / Le passage qu'il est à sa forme toujours / Future² ». Nos jours se succèdent en « une phrase sans pause, enchaînés sans ponctuation » (p. 37). Tout coule et nous emporte ; ce que nous serons abolit ce que nous sommes. Les travaux et les jours, les saisons cependant ponctuent le cours du temps, sauvent l'instant.

*J'habite
Une paix précaire (l'arête
De l'instant (...))
Qu'emportera de son eau
Lente, formidable
(De quel horizon
Qu'assujettit le bleu
Ne cesse-t-il de pousser
Sa force étale qui
Ne sait d'autre loi
Que sa pente ?) fleuve,
Magnifique le temps³.*

Sertie dans une forme souple, la poésie de Melançon nous rend ces « choses d'un jour », les instants qui nous échappent. La précarité, la fragilité de l'instant que le poème enlumine dans son mouvement est restituée. Le

2. *Peinture aveugle*, Montréal, VLB éditeur, 1979, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 54.

« style bas » qu'il pratique, cette magnifique « prose rimée ou rime en prose » des poèmes et des épîtres que Robert Melançon adresse à des amis (George Johnston, Jacques Brault) est une construction, un « artifice » qui prend la mesure de l'instant à l'aune du temps qui passe, qui le saisit sans l'arrêter, le coule dans le mouvement même qui l'emporte. Les formes et les mots qui s'écoulent d'une ligne, d'un vers sur l'autre suggèrent l'effondrement de l'arête reprise par la masse. L'instant est donné avec ce qui le menace, avec la vibration d'une forme qui s'écroule. Les poèmes sont comme des lettres qui nous seraient adressées depuis le foyer où la parole a trouvé son unification, sa « simplification » dans l'homme présent aux choses. Le séjour et l'heure nous sont rendus.

*

« Tu seras passage », s'enjoint le poète, il faudra devenir le rythme du passage du jour à la nuit, de la succession des saisons. La provenance et la destination se rejoignent dans l'instant : « Mars mêle juin à novembre⁴ », mais la présence s'alimente à l'oubli.

La présence est d'abord une sorte de stagnation dans la contingence, hors de tout mouvement. Une disposition, une attente. De là, depuis « cette heure en trop », du seuil qui succède à la nuit et précède le jour, le poète consent au rien :

« Ce rien n'est pas exil mais le seul lieu / où être. Ce rien sans mémoire⁵ ». L'heure en trop, comme l'avant-printemps, n'est ni l'aube ni le printemps, elle les précède, les annonce, en apporte doucement l'effluve : « On

4. *Ibid.*, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 47.

est pris d'envies de filer au bout / De toutes les rues, parmi les flaques (...) Ce n'est pas le printemps, pas encore, / Ce n'est qu'un tout petit bruit d'eau » (p. 13). Surcroît du temps, l'ombre est attente, dispersion, « seul lieu où fructifie le temps, séjour du fleuve et du vent⁶ ». Cette disponibilité est propice à l'« invasion de joie confuse / comme feuillaison » (p. 41). La feuillaison, chez Melançon, est toujours multiplication : la lumière et le vent qui fouissent les feuilles font miroiter la clarté ou le temps, comme le fleuve engendre la fiction d'un autre espace par le scintillement des rayons à sa surface. Feuillaison ou confusion, c'est l'espace du désordre du monde, l'amplitude et la foison de la présence, « sans forme, sans nom » encore. Celle que le poète appelle l'amante ne vient qu'avec l'aube.

Je songeais

Désert, pierre, silence.

Tu es venue à moi comme avril révèle

Au monde qui n'était que possible

Sa variété, le bruissement

De sa clarté dans les feuilles. Le temps

Me porte dans le verger de ta présence⁷.

L'amante fait naître le verger sous ses pas, elle déploie l'horizon ; son appel suscite l'aube et le monde : « Tu me donnes la forme et / La substance, et la lumière que / Je deviens ne me vient que de toi » (p. 61). L'amante est le séjour, le lieu où habiter.

Le jour se lève alors, « peu à peu le monde / se recompose », « ce vautour aux ailes tombantes / s'affale,

6. *Ibid.*, p. 83.

7. *Ibid.*, p. 14.

tas de vêtements, sur la chaise » (p. 12), l'espace se creuse, les formes se solidifient, les bruits définissent la distance. Le dormeur comme le poète retrouve le monde, étonné :

*L'aube du premier printemps
Est un air où on entre
Comme dans une chambre
Sans murs, mais intime
Et qui serait notre séjour⁸*

La lumière forme un enclos où le « chemin n'a plus lieu⁹ », le chemin de la mémoire, celui de la venue ; l'enceinte est celle de la parfaite présence :

*J'appartiens
À ce mur, à ce bleu, à la ligne
Qui les partage et d'où
Se propage infiniment
L'espace¹⁰*

La rue est le lieu depuis lequel s'ouvre l'espace, se déploie le présent : « Il y a une rue qui se perce en moi, j'en suis le cours ». Figure de la forêt, la rue est aussi le foisonnement du présent, cachant au marcheur la suite, l'ombre que fait le futur sur le présent, car l'ombre et la lumière qui jouent sur les feuilles empêchent de voir au-delà.

8. *L'Avant-printemps à Montréal*, p. 19.

9. *Territoire*, Montréal, VLB éditeur, 1981, p. 37 ; ce poème fait partie de *Peinture aveugle*, dont le texte de 1979 constituait une édition partielle.

10. *Peinture aveugle*, p. 69.

À l'éveil, comme à l'aube et au printemps, succèdent le jour et l'été ; à l'étonnement que procure le monde lavé par le matin font suite l'adhésion, la participation, l'absorption dans le présent, moment de fusion intime avec les choses, l'écoute et l'enfoncement au cœur de l'enceinte.

*Enfoncé dans les choses (...)
La terre m'étreint
De ses pierres mouillées
Qui impriment dans mes paumes leurs figures
De boue délicate et froide.
Pris dans la trame du vent, (...)
Je descends dans la main innombrable des fougères¹¹*

Le midi de l'été lentement décline jusqu'au soir de l'automne. Mai, juin, juillet font suite à avril ; puis, l'été vacille, août déjà fait pressentir l'éloignement de l'été que l'automne confirme : « Les dieux fuient dans les frondaisons, là-haut / Tandis qu'on s'arrête dans l'étendue / Au milieu d'un paquet d'ombre, planté / Comme une borne, bouche bée, saisi / Par la stupeur de l'élégie » (p. 34). Avec l'automne viennent l'éloignement et la distance, « la nostalgie anticipée » (p. 68), le pressentiment de la perte. La pluie et la nuit tombent, novembre s'installe, « mois sans dieux » : « Corridor de détresse et / De contradictions, nombreuse / Est cette heure (...) où / Le labyrinthe m'étreint » (p. 44). En serré, le cœur parfois se réfugie dans l'ailleurs, « ainsi que ces oiseaux qui montent / Et descendent dans la cage de l'aube, (...) comme / une pluie de samares dans une forêt / D'enluminure devenue volière, (...) ainsi / Mes pensers migrateurs vers l'été de ton corps » (p. 25).

11. *Ibid.*, p. 37.

Décembre apporte la neige et la suspension, parfois, du jour. Le ressassement, la dérive paresseuse de la neige, les flocons erratiques délimitent à nouveau la chambre claire et sans murs de l'aube : « Toute la ville est / Une alcôve où je te rejoins » (p. 49). L'enclos se reforme, qui est celui du poème :

*J'élis pour domaine le blanc,
La surface posée sous la lampe.
Le pré, la rivière, la rue peuvent
Y tenir si ma main suscite
L'herbe, la lumière, les pierres.
La chance seule règne ; la nuit
A laqué les fenêtres, aboli
La confusion du monde.
J'appartiens au possible¹².*

« La page enfin où a lieu le lieu » est « cette mémoire de lumière qui monte / du sol aveugle » (p. 81). Comme si la lumière « venait du tableau », le poème est éclairé par l'espace entre les mots, par cela qui les lie, par la présence. Le poème est ordre et raison ; comme janvier, il rend :

*À la forêt son essence de fûts
Dans l'oubli des feuilles,
Labyrinthe heureux, architecture
Que la lumière simple définit¹³.*

Le gel épure les troncs, les délivre « des feuilles, des oiseaux, des rumeurs », la page est cette « terre lucide

12. *Ibid.*, p. 18.

13. *Ibid.*, p. 82.

d'où jaillit la forêt / Intelligible (colonnes de raison / Idées dont la rigueur inclut l'écorce, / Que la main touche), la neige méditative » (p. 77). Dans le « centre heureux », au « cœur exact » de l'espace du poème se recompose le jour : « Du divers naît le poème », ordonné cette fois, rendu à son élément intelligible, au sillon noir sur la page :

*Que s'y déploient le lieu, l'heure,
Feuille à feuille, pli
Par pli, l'immédiat
Qui est le seul séjour¹⁴.*

*

Ne cherchez pas Robert Melançon, il marche à vos côtés, il vous accompagne tandis que le temps vous emporte. Et bientôt vous arrivera une lettre, où vous retrouverez l'instant.

14. *Ibid.*, p. 67.